

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

1^o Ouvrage avec fournitures annexé au présent numéro (1).

POCHETTE A SERVIETTE

Fournitures jointes à ce numéro : Toile blanche ancienne dessinée, échantillon, simili plat M F A rouge, brique, vert 3 tons, bois 3 tons, gris, vieux bleu, blanc, noir.

Pendant les vacances, qui viennent de se terminer, plusieurs d'entre vous ont sans doute excursionné dans diverses régions : Provence, Bretagne, Normandie. Ces dernières seront, j'en suis certaine, très heureuses d'un travail s'harmonisant avec

contours sont au point de tige et le dessus au point lancé en simili bois moyen. Les herbes, les arbres, point lancé et point de tige, se font en vert de tons variés. La petite barrière, qui ferme l'enclos, est brodée au passé plat, en simili bois, des 2 tons



d'agréables souvenirs et, tout en brodant la petite pochette à serviette que je leur envoie, elles se retrouveront par la pensée dans ces petits sentiers où l'herbe peu foulée conserve toute sa fraîcheur. Vous toutes, mes petites amies, vous broderez avec plaisir la silhouette de cette bonne fermière qui, malgré ses gros sabots, monte allègrement la côte. Son costume ne vous causera pas de difficultés; toute la robe se fait en rouge au point de tige, sauf la ceinture qui, de même couleur, se brode au passé plat; le fichu est au point de tige en vieux bleu, vous ferez au même point les ailes de la coiffe, le fond sera au passé plat. Notre paysanne est chaussée de bas noirs au passé plat et de sabots, dont les

foncés. Pour les petites maisonnettes, les toits des deux premières sont brique, le reste en gris ardoise, la fenêtre en bois foncé. La troisième maisonnette, tout en bois, se brode au point de tige et en simili de ces tons.

Ces explications sont bien abstraites, mais l'effet de la pochette est gai, très heureux, et ce travail sera très vite fait.

Le montage est des plus faciles : pliez la toile en trois, formez la poche par une petite couture de côté, rabattez la partie brodée que vous aurez entouré d'un gentil picot de fil. — Picot, 0 fr. 50 le mètre.

C. C.

(1) Cet ouvrage, avec toutes les fournitures nécessaires pour son exécution est envoyé aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition : 15 fr. 50 par an (Étranger : 17 fr. 50).

OUVRAGES DIVERS

LEÇON. — LA DENTELLE DE MILAN

— Tante Patience, allons-nous travailler, aujourd'hui?

— Pourquoi pas, Simone?

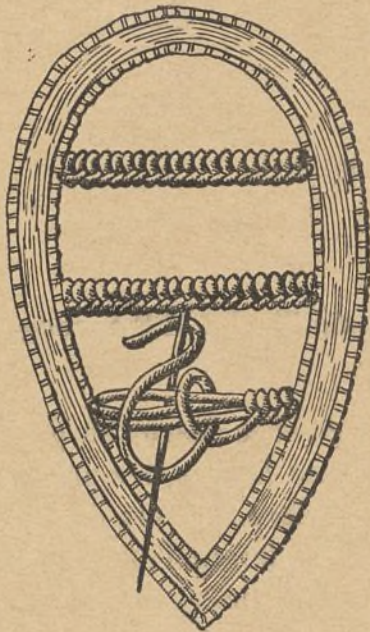


Fig. 1. — Détail des brides festonnées employées dans le carré figure 2.

— Parce qu'il fait si beau, que j'aimerais mieux rester dehors!

— Cela n'empêche rien, mignonne; en nous installant sur la terrasse, nous serons dehors et nous pourrions travailler. Approchons la table, asseyons-nous. Là! voilà. Maintenant, attention. Je vais faire tirer le premier ouvrage!

— Qu'est-ce que c'est, tante Patience?

— Tu vas voir, Germaine.

Coupons quatre petits papiers, et celle qui aura le petit, sera désignée par le sort.

— Voilà! c'est moi.

— Non, le mien est plus petit!

— Oui, Monique a raison; eh! bien, Monique, voilà un joli carré de dentelle à exécuter, et puisque je vous ai déjà à toutes montré comment faire, tu vas me l'expliquer à ton tour.

— Si tu veux, tante, voici comment :

Je commencerai par bâtir à petits points un lacet ajouré assez large pour couvrir le tracé, et je suivrai tous les contours du dessin bien exactement. Puis, avec une aiguille fine et du fil fin, je formerai les angles en arrêtant le lacet par quelques points, pour qu'il garde bien la forme voulue.

Enfin, je passerai au travail des brides. Pour cela, avec du fil n° 84, en prenant juste le bord extérieur du lacet, je lancerai trois fils d'un bord à l'autre partout où les brides sont marquées, et je reviendrai ensuite au point de feston sur les trois fils. Je glisserai l'aiguille dans le bord du lacet jusqu'au pied de la bride suivante; je lancerai encore trois fils, je reviendrai au point de feston, et ainsi de suite. Lorsque toutes les brides seront terminées, je n'aurai plus qu'à couper les fils à

l'envers de la toile sur laquelle le dessin était fixé, et mon carré sera fini.

— Voilà, ma tante, ai-je bonne mémoire?

— Oui, ma chérie, plus que je n'aurais cru, je t'en félicite.

Carré broderie couleur.

— Tante Patience?

— Christiane?

— Qu'est-ce que c'est que cette bête toute tortillée?

— C'est une salamandre, et elle orne le blason du château de Blois, avec le hérisson, le cygne et l'hermine.

— Merci, tante.

— Ces emblèmes ont été interprétés en toutes sortes de broderies et dentelles.

Cette exécution est la plus simple, regardez.

— En effet, c'est du point de croix. Mais, tante Patience, il faut de la grosse toile pour compter les fils?

— Non, simplement de la toile ancienne écrue ordinaire, mais les points de croix sont tout tracés, comme un dessin ordinaire.

Voilà, d'ailleurs, le dessin sur la planche, vous

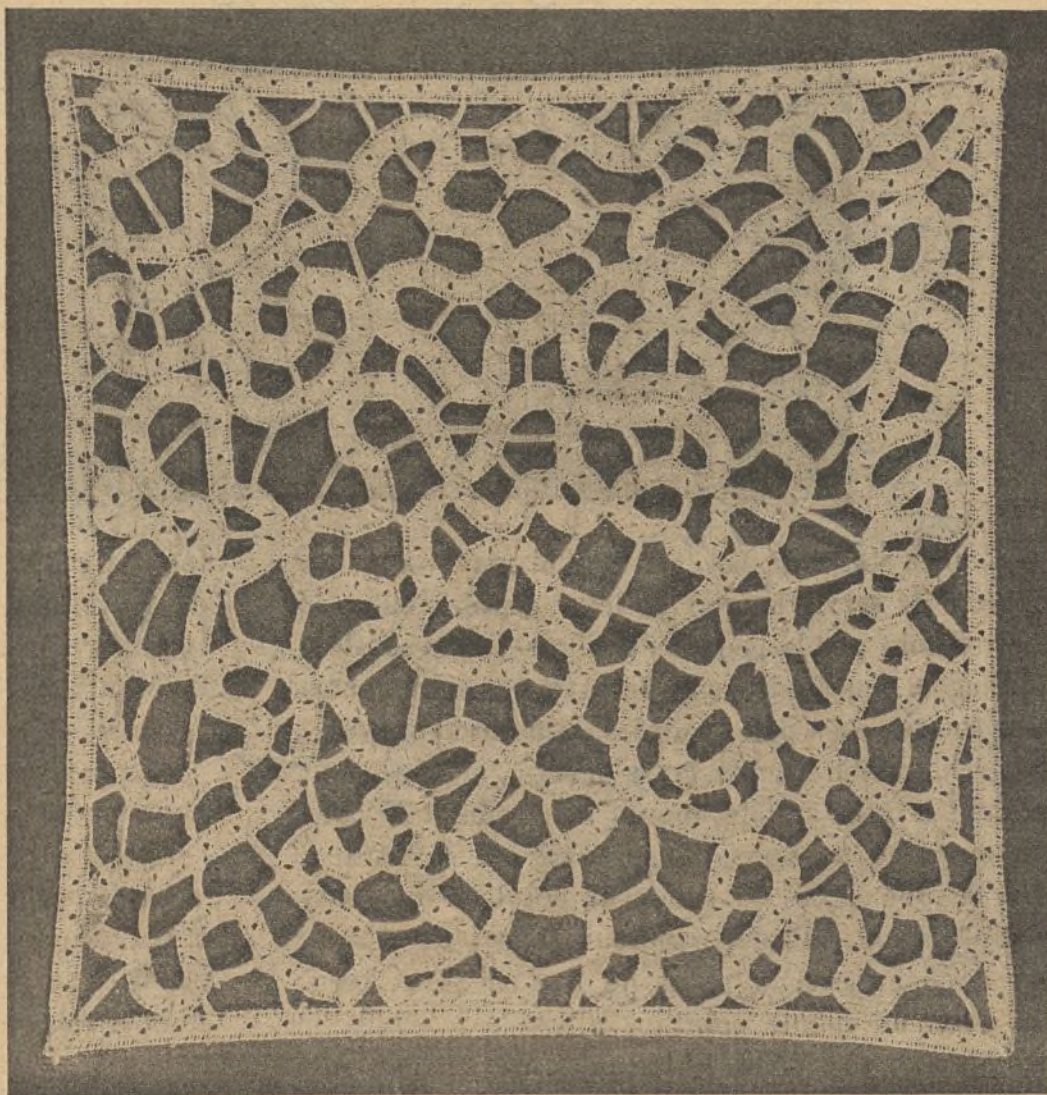


Fig. 2. — Carré en dentelle Milan. Planche n° 1.
Dessiné et échantillonné avec fournitures : 2 fr. 75. Dimension 15 c/m.

pourrez vous en rendre compte. Après l'avoir reporté sur le tissu, en respectant le droit fil de la toile, vous ferez un point de croix en simili bleu foncé tout autour de la salamandre et des flammes, qui sont en dessous. Seuls, les anneaux qui suivent le long du dos et forment la queue sont entièrement en plein.

L'intérieur du corps est bleu plus clair. Enfin tous les contours extérieurs et intérieurs sont sertis en point de tige noir.

Le motif est lui-même encadré d'une ligne formée d'une suite de points de croix bleu foncé.

Vous pouvez, si le travail vous plaît, faire plusieurs carrés que vous réunirez par un gros entre-deux, pour faire, selon le nombre de motifs, un coussin, une tête, un petit tapis, etc.



Fig. 3. — Carré au point à la croix.
Dessiné et échantillonné avec fournitures : 1 fr. 75.
Dimensions : 20 c/m.

Coussin.

— Tante Patience, écoute-moi, si tu savais comme tu serais gentille si tu voulais me donner un modèle de coussin pour chaise de jardin ! Celui que j'ai fait à maman l'année dernière est resté dehors un jour d'orage, et il est dans un piteux état.

— Tiens, petite Simone, dis-moi ce que tu penses de ce dessin.

— Il est superbe et très original, et je serai charmée si tu veux bien me le donner.

— Le voici, tu le décalqueras sur une toile grise, afin de donner au coussin un aspect rustique. Il t'en faudra un morceau de 55 X 35.

Pour la broderie, tu emploieras des tons différents. Pour les trois couronnes, tu viendras du jaune d'or pour la rangée extérieure de pois, ainsi que pour le cœur des fleurettes.

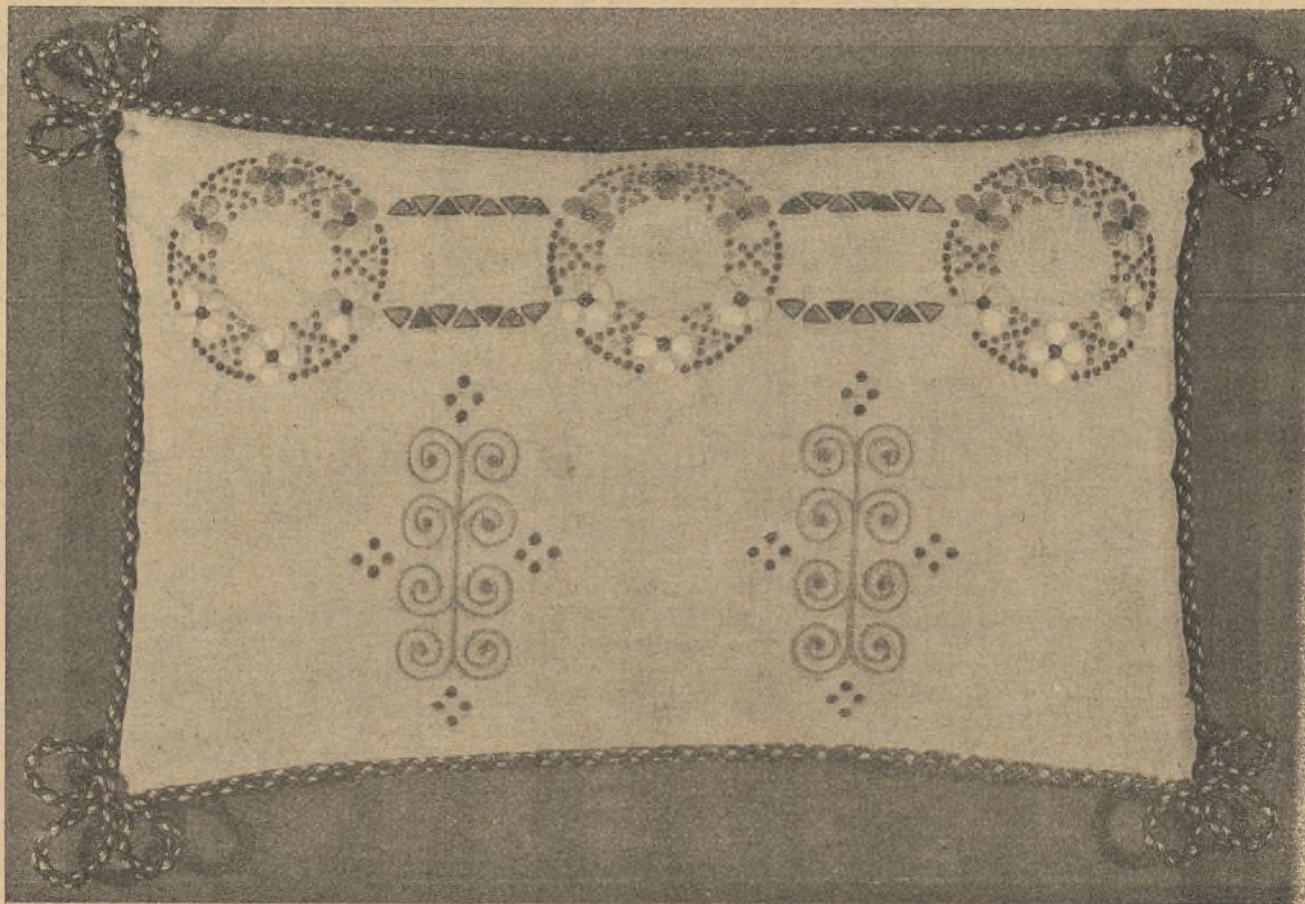


Fig. 4. — Coussin de chaise. Planche n° 2.
Dessiné et échantillonné avec fournitures : 4 fr. 75. Doublure et cordelière : 2 fr. 75.

Les autres pois, dont la suite forme une croix, seront en vert et, seul, le pois du haut et du bas seront en bleu foncé. Ces fleurs sont en trois tons de rose violacé.

Chaque pétale au passé plat, les points

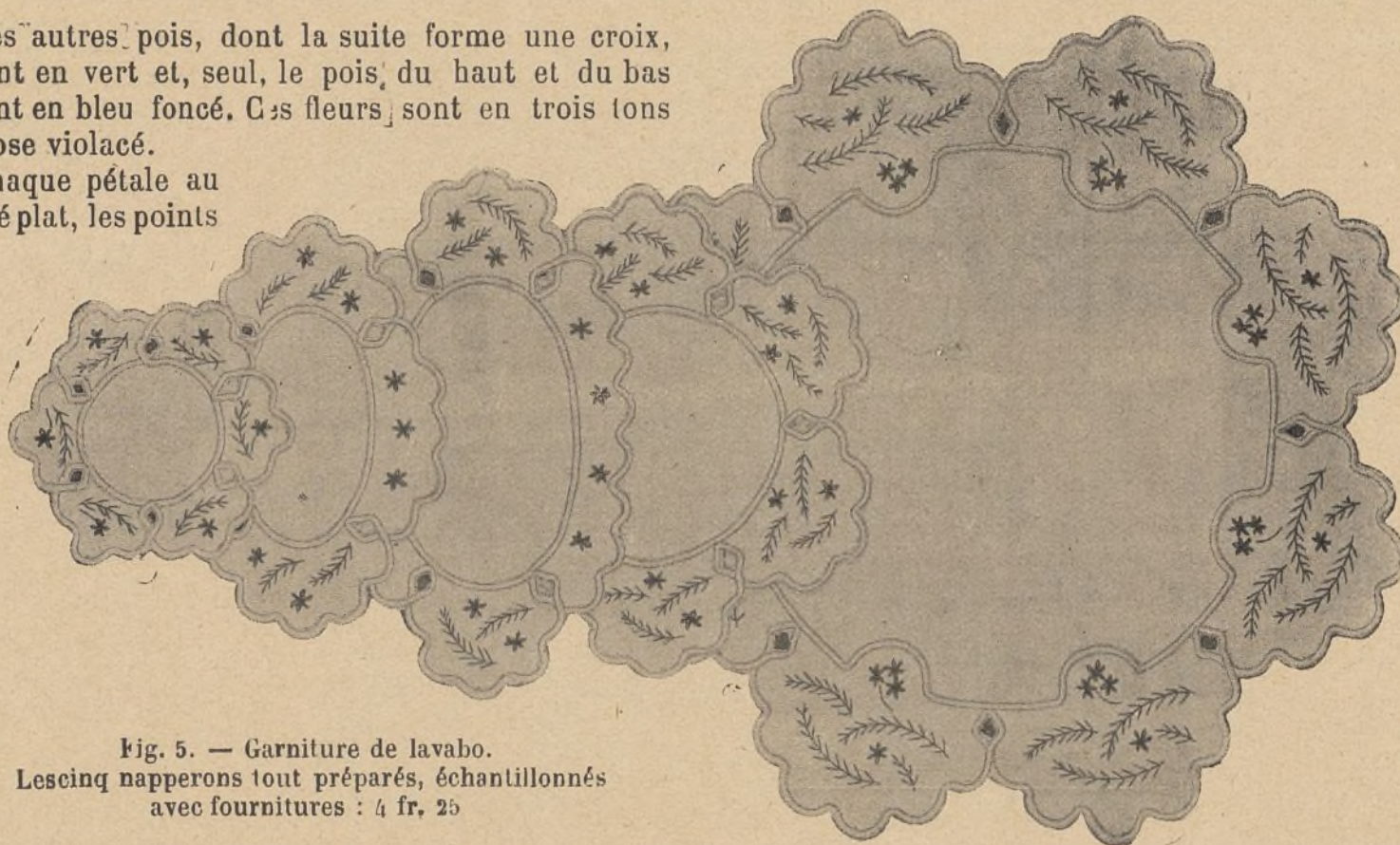


Fig. 5. — Garniture de lavabo.
Lescinq napperons tout préparés, échantillonnés
avec fournitures : 4 fr. 25

horizontaux (suivant le sens des pétales. Chaque fleur en un ton de rose, le plus clair pour la fleur du bas, puis le moyen de chaque côté en montant, puis le foncé pour les trois fleurs du haut.

Les rayures qui rejoignent les couronnes sont formées d'une suite de triangles, alternativement bleu, rouge, vert, en coton perlé, un peu dans les tons bulgares, sertis d'un point lancé noir, chaque point formant un côté du triangle.

Les deux ornements seront exécutés au point de tige

en coton perlé bleu, les spirales terminées par un pois en simili vert. Les quatre petits losanges sont formés de deux pois rouge et deux or.

Le coussin sera doublé d'une satinette verte, et entouré d'une cordelière dans les tons de la broderie.

Garniture de lavabo.

— Oh ! les jolis petits napperons, que c'est gai ce vert et ce rouge ! C'est joli sur granité.

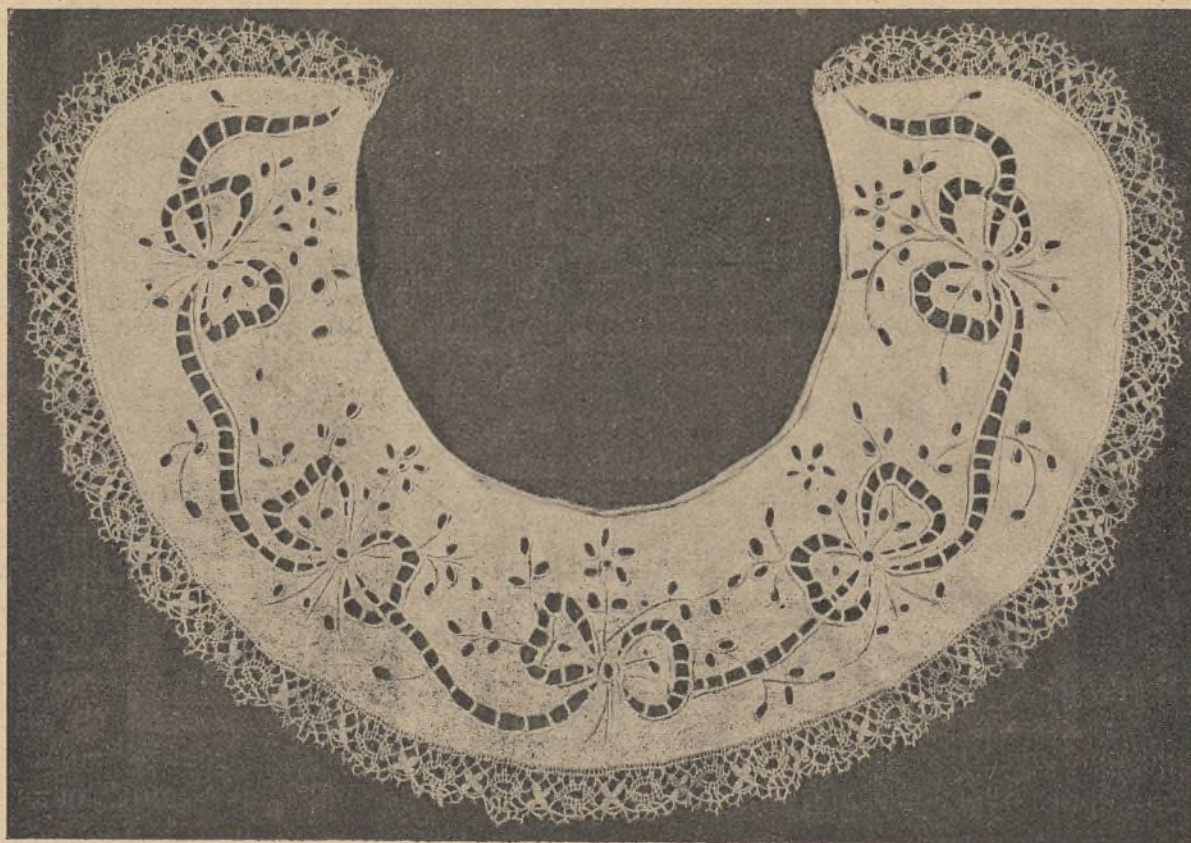


Fig. 6. — Col en broderie blanche. Planche n° 3.
Dessiné et échantillonné avec coton sur toile ancienne blanche : 3 fr. 75.
Dentelle : 1 fr. 75 le mètre (dessin approchant).

— Ne trouves-tu pas, Christiane, que la forme en est gracieuse?

— Voilà quelque chose que notre tante Patience serait bien gentille de nous procurer.

— Pourquoi ris-tu, ma tante, tu te dis au moins que nous avons envie de tout, n'est-ce pas que c'est ça?

— Je suis, au contraire, ravie de vous voir accepter mes « nouveautés » avec plaisir. Quelquefois, je suis bien embarrassée, et je me demande si mes surprises ne seront pas accueillies par une petite moue de désappointement.

— Moi, je déteste faire le feston, et comme là il est remplacé par une bordure toute faite, je vais me mettre de suite à l'ouvrage.

— En voilà un jour, chacune et comme il y a cinq pièces, celle qui a le plus petit en fera deux.

— Merci, tante Patience.

— Voilà du simili rouge et du vert. Maintenant, exécutez toutes les petites branches en un seul ton vert, entièrement au point lancé. Chaque point formera une nervure; la tige sera faite également d'une suite de points lancés.

Les semis de fleurettes sont en points de bouclette rouges.

— Pourquoi cet air perplexe, Monique?

— Oh! ça

m'ennuie, je ne sais plus faire le point de bouclette.

— Viens près de moi, je vais te montrer. Pique ton aiguille enfilée de simili rouge à l'envers, au cœur de la fleurette, et ressors-la à l'endroit.

A côté du point de sortie de l'aiguille, pique-la à nouveau et viens la ressortir à l'extrémité du pétale, en passant le simili sous l'aiguille. Tu obtiens ainsi une petite boucle. Afin qu'elle ne se défasse pas, repique l'aiguille de l'autre côté du simili, de manière

que cela forme un point à cheval.

Ressors l'aiguille à la base du pétale suivant, et ainsi de suite.

— Ça y est, j'ai compris. Merci, tante Patience. Quelle jolie garniture de lavabo cela fera pour notre chambre, cet été, à la campagne!

Col pour fillette. !

— Mes chéries, j'ai croqué pour vous ce joli modèle de col, et je crois que, sur vos petites blouses d'été, il sera d'un effet ravissant.

— Tante Patience, tu penses à tout ce qui peut faire plaisir à tes nièces. Je voudrais bien te ressembler quand je serai grande, mais jamais je n'aurai assez de cervelle. Papa m'appelle sans cesse étourneau.

— Quel vilain papa tu as! En attendant d'être sérieuse

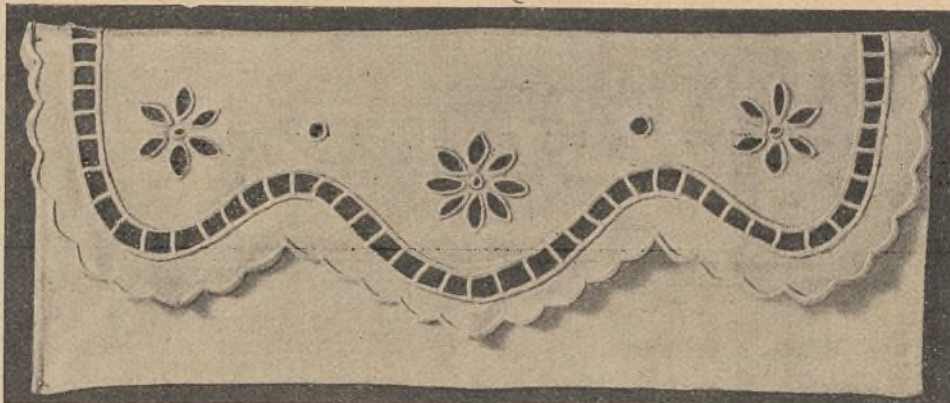


Fig. 7. — Pochette à serviette. Planche n° 4.
Dessinée avec coton : 1 fr. 25.



Fig. 8. — Sac à ouvrage. La toile avec fils tirés dessinée avec coton : 6 fr. 75.
Doublure et garniture : 4 fr. 25.

comme une grande personne, veux-tu exécuter ce col?

— Mais nous le voulons toutes, tante Patience.

— Alors, tout est pour le mieux.

— Sur une toile fine, il sera très joli.

Toute la broderie des feuilles se fait en broderie anglaise ordinaire, les tiges au point de cordonnet. Seuls les nœuds seront un peu plus difficiles à exécuter, puisque c'est du Richelieu.

Je vous rappelle, encore une fois, comment on l'exécute, parce que je désire que vous deveniez de vraies artistes.

Commencez par suivre, à points devants, l'un des bords de la broderie. A l'endroit où vous voyez qu'une bride est tracée, au lieu de continuer les points devants, jetez votre fil sur le bord opposé, en prenant juste quelques fils de tissu, revenez sur ce fil, en en lançant un second, qui vous ramène au point de départ. Lancez encore un troisième fil qui vous reporte sur le bord opposé, et enfin, sur ces 3 fils, faites un point de feston bien serré et bien régulier, qui formera bride.

Continuez alors à faire les points devants à l'endroit où vous les avez laissés, et ainsi de suite. Quand tout un côté est fait, vous tournez de l'autre,

puis, en suivant le même chemin, vous faites un feston tout autour, la tête tournée à l'intérieur, en ayant bien soin de prendre l'aiguille dans le pied

des brides que vous rencontrez, pour leur donner plus de solidité.

Lorsque toute la broderie est terminée, avec de fins ciseaux, découpez la toile le long des bords du feston, en passant sous les brides..., sans les couper.

L'encolure est elle-même marquée par un feston. Le col est orné tout autour d'une dentelle de fil.

Pochette à serviette.

— Si vous aimez faire la broderie Richelieu, vous

pourrez exécuter cette pochette à serviette.

— Ma petite amie, Lucie, admire beaucoup la mienne, chaque fois qu'elle déjeune avec nous, et elle ne sait pas du tout faire la broderie, cela me fera plaisir de lui offrir.

— Bien, ma chérie, je n'ai rien à t'expliquer pour ce travail, je ne pourrais que répéter ce que je viens de dire pour le col.

— Tante Patience, je voudrais cependant un conseil : Sur quelle toile faut-il la faire, et comment exécuter les fleurs?

— Je répondrai à ta première question, en te



Fig. 9. — Détail du travail du jour du sac de la figure 8.



Fig. 10. — Entre-deux au crochet. Largeur 73c/m.

recommandant la toile fine, et à la deuxième, en te disant de faire les fleurettes en anglaise et du coton n° 30.

Le rabat de la pochette forme trois grandes dents divisées, en une suite de petites, festonnées régulièrement et découpées ensuite.

Pour le montage, tu plieras la partie non brodée en deux, tu réuniras par un surjet les deux bords des deux côtés de la poche, à l'envers. A l'extrémité opposée à la broderie, qui forme le bord de la poche, tu feras un petit ourlet.

Une bride et un bouton fermeront la pochette.

— Merci, tante Patience.

Sac à ouvrages.

— Tiens, Germaine est donc transformée en chat qu'elle est depuis un moment sous la table?

— Mais non, tante Patience, seulement, c'est bien ennuyeux, je ne trouve pas mon ouvrage au crochet que maman m'a commencé. Je ne sais plus ce que j'en ai fait.

— C'est une bonne occasion pour te recommander ce sac à ouvrages très simple, coquet et pratique, grâce auquel tu ne seras plus obligée de marcher à quatre pattes sous la table. Tu pourras y enfermer tes petits travaux en voie d'exécution et ceux que tu remportes quand tu viens me voir.

— C'est vraiment gentil, ce tissu ajouré, mais il faut faire des points dedans et ça sera compliqué.

— Non, il te suffira de regarder le détail du point pour bien comprendre.

Chaque petit carré comprend 12 fils.

On commence par l'une des extrémités à droite. On fixe le fil, puis on prend 6 fils de la toile sur l'aiguille. On sort l'aiguille et on la repasse sous les mêmes fils en serrant le point, mais on glisse l'aiguille sous les 6 autres fils de toile, on repasse l'aiguille sous les 6 derniers, on serre le point et on passe au carré suivant. Il se trouve alors entre les faisceaux de jours un carré ajouré, seulement traversé par le fil qui va rejoindre le faisceau suivant.

Lorsque toutes les rangées sont terminées, on fait de même dans l'autre sens. Au point d'intersection des deux fils qui se croisent dans chaque carré ajouré, on fait un point d'arrêt pour que les fils restent bien fixes, et l'on continue ainsi sur toute la surface de fils tirés. Celle-ci est limitée par un feston de chaque côté.

Le motif de broderie est formé de fleurs en anglaise avec points de tige pour les tiges. Les deux

côtés sont semblables. Le sac est doublé d'un taffetas vert et bordé d'une frange de filet. Un pli plat dans le haut, tenu par deux points, lui donne une forme plus élégante.

Des anneaux d'os servent à faire circuler une cordelière pour pendre le sac à son bras.

Entre-deux au crochet.

— Ah! je l'ai retrouvé, mon entre-deux tante Patience, vois comme il est peu banal.

Le fond est exécuté en cordonnet d'un ton bis et la guirlande qui serpente dessus, comme sur un treillage, est verte pour les feuilles et blanche pour les marguerites, avec cœur jaune. Je vais essayer de te démontrer comment on fait.

Il mesure 6 cent. 1/2 de large :

Exécuter d'abord le réseau sur lequel sont appliquées les branches de fleurs.

Sur une chaînette de 29 m. : demi-br. dans la 13^e, tourner; 4 demi-br. à cheval sur les 3 dernières m. en l'air, X tourner; 7 m. en l'air, demi-br. dans la 4^e m. suivante de la chaînette, tourner; 4 demi-br. à cheval sur les 3 dernières m. en l'air; recommencer 2 fois depuis X, puis, pour terminer le rang, 7 m. en l'air, demi-br. dans la dernière m. de la chaînette, tourner; 9 demi-br. sur les 7 m. en l'air; puis 4 demi-br. sur chaque petit carré du rang précédent.

Continuer jusqu'à ce qu'on ait la longueur voulue en ayant bien soin de piquer les demi-br. l'une au-dessus de l'autre pour que le réseau soit bien régulier.

De chaque côté de l'entre-deux ainsi obtenu, faire un rang de demi-barr.

Faire ensuite les branches de fleurs :

Marguerite : X 7 m. en l'air, tourner; demi-br., 1 br. coulée, 2 br., 1 br. coulée; demi-m. coulée, reprendre 8 fois depuis X pour avoir 9 pétales.

Cœur avec du coton jaune : 3 m. en l'air, fermer en rond; 6 demi-br. sur ce rond. Coudre le cœur à l'envers au centre de la marguerite.

Feuilles avec du coton vert : 19 m. en l'air, tourner; demi-br., 1 br. coulée, 3 br., 5 doubles-br., 3 br., 3 br. coulées, 2 demi-br.

Les tiges des marguerites sont faites de 14 m. ch. que l'on recouvre de m. coulées.

La grande tige est faite également de m. ch. recouvertes de m. coulées.

Assembler les fleurs et les feuilles et les appliquer sur le réseau au moyen de points de couture.



EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

TABLIER DE FILLETTE

— Laquelle de vous, mes chéries, est la plus coquette?

— Pas de réponse. Hum! Cela signifie bien des choses ce silence!

— Et qui veut travailler un peu pour être belle?

— Moi, moi, tante Patience!

— Allons, j'aime mieux votre enthousiasme actuel que votre silence d'il y a un instant! La coquetterie n'est pas un défaut lorsqu'elle ne devient pas une préoccupation continuelle.

Je voulais vous proposer un petit tablier pour servir le thé, que dites-vous de cette idée?

— Elle est très bonne, tante Patience, et nous serons bien heureuses de la mettre à exécution de suite.

— Voici le patron du modèle que j'ai à vous offrir. Il se compose de deux pièces. Vous voyez que ce n'est pas compliqué.

Le tablier à couper droit fil, sans couture au milieu du devant, et la poche, indispensable accessoire d'un tablier, à couper deux fois, droit fil au milieu.

Lorsque le tablier est taillé, à 5 centimètres du bord inférieur, tracez un pli, bien droit, que vous ferez de un demi centimètre de profondeur à 2 centimètres du premier, faites un second pli. A 2 centimètres du deuxième, un troisième.

Passons maintenant aux petits plis qui ornent le devant du tablier. Pliez votre tissu en deux. A 2 centimètres environ de la pliure, tracez et faites 3 petits plis minuscules ayant environ 4 centimètres de haut. A quelques centimètres d'intervalle, faites encore un groupe de 3 petits plis. Puis, répétez les deux mêmes groupes de plis sur l'autre moitié.

Entre chaque groupe, faites deux boutonnieres de 2 centimètres et demi de haut. Comme le tissu sera léger, je vous recommande de faire bien attention de

ne pas déformer vos boutonnieres qui deviendraient alors d'abominables trous. Et cela enlèverait toute la grâce au tablier.

Occupons-nous maintenant des poches. Je ne peux pas vous indiquer à quelle hauteur exacte vous les placerez. Il faudra essayer le tablier et

les fixer comme il vous conviendra le mieux.

Je vous conseille seulement d'pingler d'abord la base de chacune d'elles et de faire en sorte, pour le haut, que les poches ne soient pas complètement à plat sur le tablier. Elles seront beaucoup plus jolies si elles forment un léger bec.

Cousez-les à petits points de piqûre à plat en ayant soin de rentrer les bords. Chacune d'elles aura été, au préalable, ornée d'une petite dentelle cousue en surjet.

Le tablier est entièrement entouré d'une dentelle très légèrement froncée sous le doigt et cousue en surjet.

Les épaulettes se rejoignent derrière en arrondi et vous pouvez, à votre gré, fermer l'une sur l'autre par un bouton et une boutonniere ou faire en sorte, en coupant, de les laisser d'une seule pièce.

Dans les boutonnieres, vous passerez un ruban liberty n° 5, vous froncerez légèrement le tablier pour le ramener à la largeur voulue, vous fixerez alors le ruban à chaque extrémité du tablier pour qu'il ne circule pas et ce sera lui qui le fixera derrière en un joli nœud que vous répéterez sur les épaules.

Ce tablier peut être fait en linon blanc ou écru très léger, ou encore en un de ces mille tissus fantaisie, dont les petites filles raffolent.



LES JEUDIS DE L'ONCLE FRED

(Suite.)

— Est-ce vrai, oncle Fred, que nous allons aujourd'hui à Fontainebleau?

— Très vrai, Simone. Ce but de promenade ne te plaît pas?

— Beaucoup, au contraire, mais il m'étonne.

— Et pourquoi cela?

— Parce que..., peut-être vais-je dire une sottise...

— Crainte salutaire! Mais cela ne fait rien, dis tout de même ce que tu penses, nous verrons bien si c'est une énormité ou une chose sensée.

— Eh bien... Fontainebleau ce n'est qu'une forêt, il n'y a rien à voir...

— Et le château, petite bête, tu n'en soupçonnes donc même pas l'existence?

— Il y a un château à Fontainebleau?

— Un magnifique, sur lequel je vois que vous avez besoin de renseignements, à moins que Denise, Jacques et Jean soient moins ignorants que toi.

— Nous étions tous logés à la même enseigne, oncle Fred, nous ignorions le château et nous ne comprenions pas ce que tu nous emmenais visiter à Fontainebleau.

— Dans ce cas, vous ne risquez rien à m'écouter. Mais, puisque vous connaissiez le nom de la ville, peut-être n'ignorez-vous pas son étymologie?

— Fontainebleau veut dire Fontaine-belle-eau, oncle Fred.

— C'est exact. Le roi Henri IV, qui fit de longs séjours à Fontainebleau, commençait ses lettres ainsi : « De nos délicieux déserts de Fontaine-belle-eau. »

En latin du moyen âge, la ville s'appelait *Fons Bellaqueus* ou *Fons Bleandi*, ce qui revient toujours à la même signification.

— A quelle date remonte l'origine du château de Fontainebleau, oncle Fred?

— Au règne de Louis le Jeune. C'était alors une forteresse avec des tours, des fossés et un donjon. Le roi y habitait avec sa cour et fonda la chapelle Saint-Saturnin. En 1191, Philippe-Auguste, de retour de la croisade, y célébra les fêtes de Noël. Sous Louis IX et sous Charles V, la Cour vint souvent à Fontainebleau. Ce dernier roi y fonda même une bibliothèque.

— Comme au Louvre, alors? où il avait réuni environ mille manuscrits dans la tour de la librairie. C'est à cause de son amour pour les lettres qu'on l'a surnommé *le sage*, c'est-à-dire *le savant*, n'est-ce pas, oncle Fred?

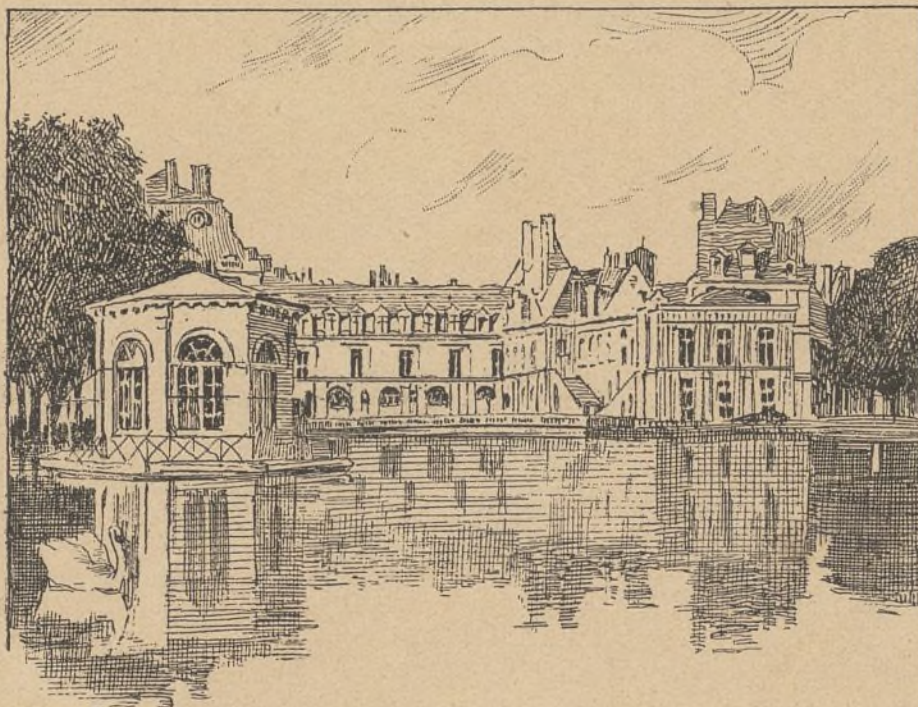
— Très bien, Simone! Je vois avec plaisir que tout n'est pas perdu dans ce que je vous raconte.

Sous le règne de Louis XI, qui habite Plessis-les-Tours, sous celui de Charles VIII, qui préfère

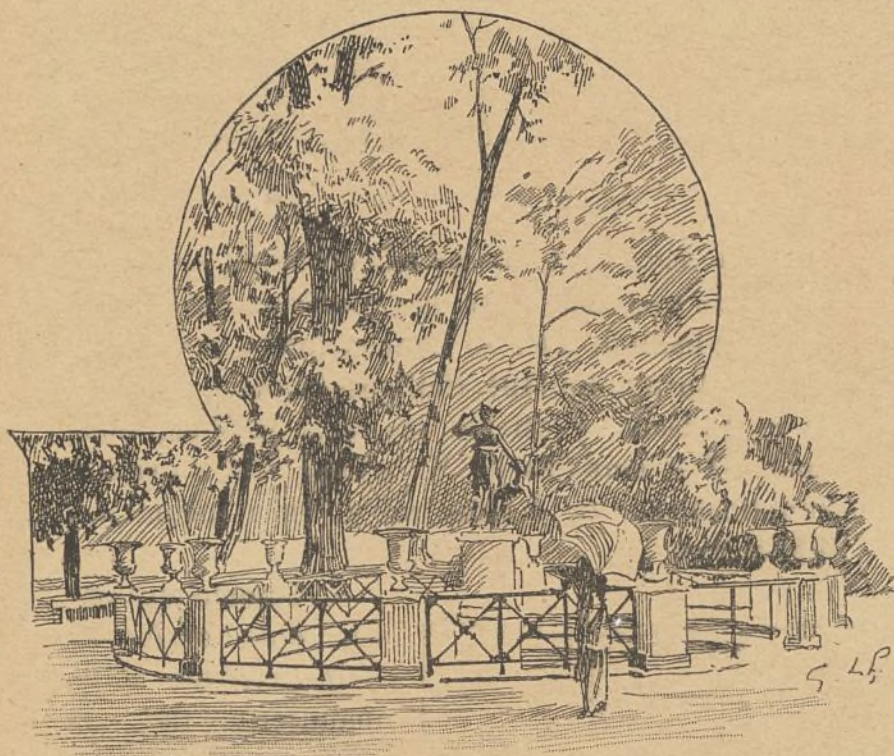
Amboise, sous celui de Louis XII, qui réside à Blois, Fontainebleau est complètement abandonné. Mais, avec François I^{er}, il brille d'un nouvel éclat.

C'est François I^{er} qui transforma le manoir féodal en un magnifique palais. Ecoutez ce passage d'un livre de Joanne que je vais vous lire : « François I^{er} ne laissa rien subsister de l'édifice bâti par ses ancêtres, à l'exception du pavillon de Saint-Louis. Sur les anciennes fondations, il fit élever le grand pavillon de la Porte-Dorée, en même temps qu'il reconstruisait la chapelle de Saint-Saturnin, et commençait la salle des Fêtes et la galerie d'Ulysse. Alors, l'espace manquant pour ce château qu'il étendait au-delà de ses anciennes limites, François I^{er} acheta le couvent des Mathurins, sur l'emplacement duquel on traça la cour de la Fontaine, la cour du Cheval-Blanc, le jardin des buis et le parterre du Tibre. »

— Pourquoi ce nom de cour du Cheval-Blanc, oncle Fred.



Le château et l'étang.



Le bassin de Diane.

— Parce qu'on y avait placé un cheval en plâtre exécuté d'après celui de la statue de Marc-Aurèle à Rome pour Catherine de Médicis. On la désigne aussi sous le nom de cour des Adieux, je suppose que vous savez pourquoi?

— N'est-ce pas parce que Napoléon y fit ses adieux à sa vieille garde, en 1814, avant de partir pour Sainte-Hélène?

— Tout juste, Jacques.

François I^{er} aurait voulu, pour décorer son château, le concours des grands maîtres d'Italie. Mais ni Michel-Ange, ni Léonard de Vinci, ni Raphaël, ni Andréa del Sarto ne purent se rendre à son appel, et il dut se contenter d'artistes de second ordre tels que le Primatice et Rosso.

— Savez-vous quel est, après François I^{er}, le roi qui contribua le plus à embellir Fontainebleau.

— Non, oncle Fred.

— Cherchez bien, vous le connaissez certainement, car c'est peut-être le plus populaire de tous.

— Henri IV?

— Lui-même. Il y fit travailler depuis 1593 jusqu'en 1609 et y dépensa la somme de 2.440.850 francs, énorme pour le temps.

Louis XIII, né à Fontainebleau, continua les travaux de son père.

C'est à lui qu'on doit le remarquable escalier de la cour du Cheval-Blanc.

— Pensez-vous, maintenant, que Louis XIV habita beaucoup Fontainebleau?

— Non, oncle Fred.

— Pourquoi?

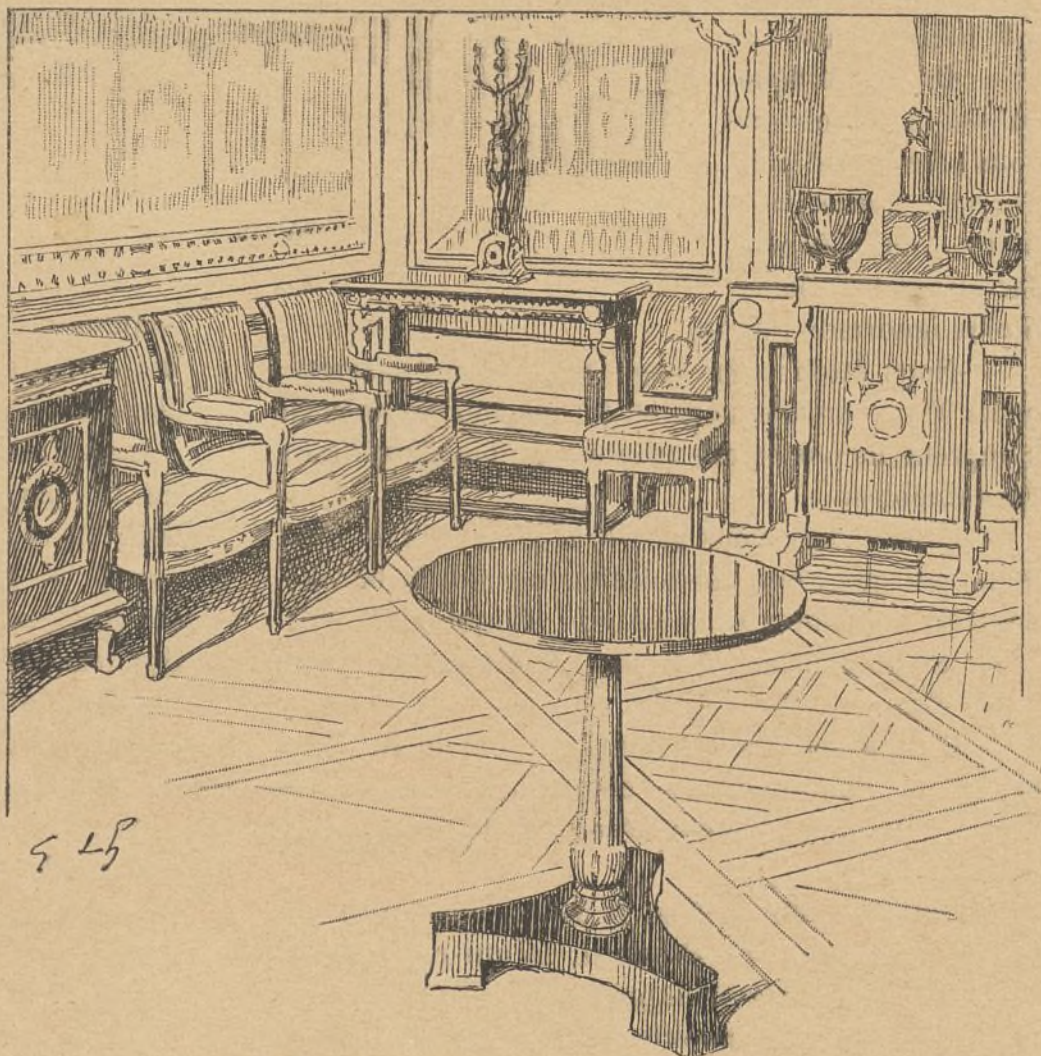
— Parce qu'il avait fait bâtir le château de Versailles et celui de Marly et qu'il devait naturellement préférer ces deux-là à la demeure de ses ancêtres.

— C'est très bien raisonné. Cependant, malgré ses préférences pour Marly et Versailles, Louis XIV fit tout de même d'assez nombreux séjours à Fontainebleau, surtout pendant la régence d'Anne d'Autriche. Il y assista à des fêtes magnifiques données en son honneur et dans lesquelles il ne dédaignait pas de jouer un rôle.

— Lequel?

— Celui de danseur, par exemple. Il dansa en 1661, dans le *Ballet des saisons* composé par Ben-serade et qui fut représenté à Fontainebleau en grande pompe. Il lui arrivait aussi de dire des vers et, si je ne me trompe, il en débita quelques-uns lors de la représentation de ce fameux ballet.

Sous Louis XV, Fontainebleau reçut la visite du tsar Pierre I^{er} et du roi de Danemark, Christian VII. Ce dernier arriva pour assister à la première repré-



La salle de l'abdication au palais de Fontainebleau.

sensation de *Tancrède*. Naturellement, pendant la période troublée de la Révolution, Fontainebleau fut complètement délaissé, c'est Napoléon qui le fit restaurer pour y loger le pape Pie VII qui venait le couronner. Quelques années plus tard, le Souverain Pontife y fut tenu en captivité après avoir été gardé à Savone comme un véritable prisonnier d'Etat.

— Pourquoi, oncle Fred?

— Parce que Napoléon, avait des démêlés avec Pie VII et qu'il n'avait rien trouvé de mieux, pour obtenir la soumission du pape à ses prétentions, que de le faire enlever du Quirinal et de le maintenir prisonnier d'abord, à Florence, puis à Alexandrie, à Grenoble, à Savone et enfin à Fontainebleau où il le fit transférer, en 1812, avant de partir pour la campagne de Russie. Nous parlions tout à l'heure des adieux si célèbres que Napoléon fit à sa vieille garde dans la cour du Cheval-Blanc; quelques jours auparavant, il avait abdiqué. On visite, dans le château, une pièce dite « Cabinet de l'abdication », qui contient un guéridon en acajou sur lequel Napoléon écrivit l'acte de renonciation.

— Nous le verrons, oncle Fred?

— Oui, mes enfants, et, en vous approchant, vous pourrez regarder l'entaille faite sur le guéridon par un coup de canif que, dans son exaspération, l'empereur frappa dans le meuble après avoir signé.

Mais il faut que je vous dise aussi quelques mots des jardins. A les voir si verdoyants, aujourd'hui, on ne peut guère se douter qu'ils furent plantés sur un terrain sec et absolument stérile. On raconte, à ce propos, une anecdote amusante. Henri IV se promenant un jour dans les jardins avec le duc d'Epéron et trouvant les parterres mal garnis de fleurs s'en plaignit à un jardinier : « Sire, lui répon-

dit ce dernier, je ne peux rien faire venir dans ce terrain-là. — Sèmes-y des Gascons, dit le roi en regardant d'Epéron, ils poussent partout. »

Les jardins actuels de Fontainebleau datent de Louis XIV qui fit complètement bouleverser le parterre de Henri IV et de François I^{er}, en chargeant Le Nôtre d'exécuter de nouvelles dispositions. Ils se composent du parterre, du jardin anglais et du jardin de Diane. C'est dans le jardin anglais que se trouvait la *fontaine Bleau*, aujourd'hui perdue et qui, suivant certains historiens passe pour avoir donné son nom au palais.

A l'extrémité du jardin anglais se trouve l'étang, une immense pièce d'eau de quatre hectares de superficie peuplée...

— D'énormes carpes qui mangent tout le pain qu'on leur jette, n'est-ce pas, oncle Fred?

— C'est exact.

— On dit que certaines de ces carpes ont plusieurs centaines d'années.

— Oh! oh! plusieurs centaines, maître Jacques, cela me paraît un peu exagéré. Et je vais vous dire pourquoi.

— Pourquoi?

— Voici. Je n'ai pas de renseignements spéciaux sur l'âge que peut atteindre un poisson de ce genre, mais je sais que l'étang fut mis entièrement à sec en 1815 et que toutes les carpes furent enlevées et mangées par les cosaques. Il n'y a donc pas dans la pièce d'eau de poisson ayant plus d'un siècle, si même quelques-uns atteignent cet âge respectable.

— J'avais pourtant entendu dire, oncle Fred...

— Ce que tu avais entendu dire n'était pas exact, voilà tout. Il se forme comme cela sur les choses des légendes auxquelles il ne faut pas ajouter trop de foi.





Les deux Violoneux.

(Suite).

En voulant le secourir, le Violoneux poussa un cri d'étonnement : là, aux côtés de l'homme évanoui, il avait reconnu le boulanger de Quiquengrogne, qui, un mois auparavant, avait subitement disparu du hameau, sans que le juge ni les gendarmes de la ville voisine eussent pu le retrouver.

A ce propos, il faut bien que je vous dise que notre Jean, à ce moment-là, n'avait pas été fâché de la disparition du beau gars. Car, autrefois, au temps de sa jeunesse, le boulanger avait comme lui brigué la main de la jolie Madelon, et si celle-ci, hésitante entre ses deux galants, avait, à la longue, épousé le cordonnier-violoneux, le moins jeune et le moins joli, c'était peut-être bien en raison des cent beaux écus d'or qu'il possédait au fond d'un vieux bas de laine.

De cette rivalité ancienne, malgré son bon cœur, le cordonnier avait gardé une secrète rancune au beau boulanger ; pourtant, lorsqu'il le vit dans des transes telles qu'il n'avait plus que la peau sur les os, et que ses cheveux étaient devenus tout blancs, il oublia subitement tous ses griefs.

Mais au moment même où il s'attendrissait sur son compte, le boulanger s'avancait vers le géant et murmurait d'une voix tremblante :

— Maître, dieu, géant, je te salue et te propose humblement mon idée. Celui-ci, et il désignait le Mélodieux, qui vient de l'air frais, doit certainement posséder une chair plus savoureuse que celle d'enfermés comme nous. Pour jouir dans sa fleur de ce corps friand et lardé, qu'il te plaise le manger le premier.

En entendant ces mots, Jean poussa un cri d'horreur ; il avait enfin compris qu'il était tombé dans l'ancre d'un ogre, et que sa chair, sous peu, irait cuire dans la marmite.

Aussitôt que le boulanger eut fini son discours, le géant se souleva de sa couche de pierre, et, le regardant d'un air narquois :

— Bouchée-de-Pain, en vérité, dit-il, tu n'es pas une bête ! Vraiment, oui, les plus frais les meilleurs ! Et comme après celui-ci tu es le dernier venu, il se pourrait bien que tu l'accompagnasses à la cuve !



Le géant, d'un coup de poing, aplatit le petit homme.

Satisfait de sa bonne farce, le géant retomba sur son lit en éclatant d'un rire qui se répandit par la caverne avec un bruit de tonneaux qui roulent.

Mais déjà, autour de lui, les petits hommes s'efforçaient, en lui démontrant l'utilité de leurs travaux, de gagner quelques jours d'existence :

— Vois, Majesté, j'ai encore à couper la manche gauche de ton manteau, disait un tailleur en déployant le vêtement gigantesque qu'il confectionnait au moyen des habits des enfermés.

— Géant aux grands pieds, permets que j'essaye ta chaussure, balbutiait, en se prosternant, un petit cordonnier à longue barbe blanche.

— Et toi, quels sont tes talents? interrompit le géant d'une voix qui terrifia si fort le Violoneux qu'il en demeura tout stupide, sans une idée pour se sauver.

Fort heureusement, autour de ses joues il commença à percevoir ce battement particulier de l'air qui lui annonçait la présence invisible de la colombe. En même temps, une force inconnue agita ses doigts; presque malgré lui, il leva son archet, posa son violon sur l'épaule et se mit à jouer. L'effet fut miraculeux. Le géant s'abandonna sur son lit dans une pose presque gracieuse; ses lèvres s'ouvrirent dans le ravissement et il sembla rêver à quelque géante presque aussi grande et aussi verte que lui...

Pendant ce temps, les petits hommes se tenaient tapis et silencieux dans les coins, méditant sur cette humeur étonnante du maître. Celui que le géant avait désigné sous le nom de Tranche-Muscles, sans doute pour voir ce qu'il en arriverait, fit signe au Violoneux de cesser. Mais aussitôt le géant se dressa dans une colère formidable :

— Joue, misérable petit homme, ou, foi de géant, tu iras bouillir dans la marmite!

Le mucisien s'étant hâté de reprendre ses airs ravissants, le monstre, tout remué et charmé, essaya de les fredonner, mais, outre qu'il était incapable de chanter juste, le moindre filet de sa voix était encore si bruyant qu'il étouffait les sons du violon.

Alors il se tut. Mais comme la joie le mettait sans doute en appétit, il plongea une fourche dans la marmite et en ressortit un morceau de viande cuite qu'il broya entre ses énormes dents avec le bruit d'une rue qu'on pave.

Le voyant manger, les petits hommes s'étaient rapprochés. Le maître leur jetait des lambeaux qu'ils mâchaient à la fois avec gloutonnerie et répulsion, car si d'une part ils mouraient de faim, de l'autre ils savaient que plus vite ils épuiseraient les provisions du géant, plus vite viendrait leur tour de les remplacer.

A ce moment, le monstre ayant jeté par hasard les yeux sur le Violoneux, lui intima l'ordre de goûter au morceau qu'il lui lança, mais Jean qui, comme vous le savez, était largement repu de boudins, de saucissons et de gaufres, se refusa net à manger de la chair humaine. Ce que voyant, le géant redevint aussitôt furieux :

— Fou de petit homme, mange, dit-il, ou tu iras à la marmite!

— Soit, j'irai à la marmite, mais tu n'entendras plus le violon! osa répondre Jean.

— Joue, toi, Bouchée-de-Pain! commanda le géant au boulanger.

Celui-ci, espérant devenir le favori, saisit le violon des mains du Mélodieux, mais il en tira des sons si faux et si affreux que le géant, d'un coup de son poing formidable, aplatit le petit homme comme une galette et brisa le violon en mille morceaux.

Tous les petits hommes se mirent à trembler, car le géant était en proie à une colère déréglée qui, sans doute, allait se porter sur eux.

— Joue, tout de suite! cria-t-il au violoneux.

Celui-ci, désespéré, lui montra les débris épars de l'instrument.

— Joue! répétait le monstre, si furieux, que sous la menace de son poing, le pauvre cordonnier instinctivement se baissa. Alors, autour du violon, tout heureux, il perçut ce mystérieux battement de l'air qui annonçait le secours de la colombe, et sur le champ, en effet, on vit les débris éparpillés, tout doucement aller les uns vers les autres, et le violon ainsi que l'archet, d'eux-mêmes, se reconstituer.

Alors le Mélodieux, le ramassant, se mit à jouer, ce qui calma, aussitôt, le courroux du géant. De leur côté, les petits hommes, heureux de se faire oublier, s'empressèrent d'enlever le cadavre du boulanger et d'aller sur le bloc le dépecer. En passant, Tranche-

Muscles serra à la dérobée la main de Jean, ce qui causa à celui-ci un très doux plaisir.

Pendant plus d'une heure, le violoneux enchantait les habitants de la caverne de chansons délicieuses qui lui venaient impromptu dans la tête. En l'écoutant, les petits hommes, oubliant la menace de la mort, se laissaient aller à penser à ce qu'ils aimaient, à leur femme, à leurs petits, à leur cabane, à leurs champs où sans doute, en ce moment, passaient les chevaux avec la moissonneuse; ainsi, rêvant à tout ce qui leur manquait, dans l'illusion de l'avoir retrouvé, ils étaient presque heureux... Quant au géant, il ouvrait tendrement les bras comme pour embrasser une belle et longue géante; à la fin, il ferma tout à fait les yeux et sembla perdu dans un sommeil ravi... Voyant cela, Jean demanda tout bas à Tranche-Muscles :

— Quand il sera fermement endormi, ne pourrions-nous fuir?

L'autre hochait douloureusement la tête :

— Tous les soirs il ferme la porte.

— Et s'il l'oubliait?

— Cela lui arriva deux fois. Trois hommes s'échappèrent, mais ils revinrent d'eux-mêmes, car la caverne est entourée de couloirs si chauds que l'air brûle la poitrine et le sol consume la plante des pieds.

Jean se souvenait et soupira. En causant ainsi avec Tranche-Muscles, et méditant sur leur pénible sort à tous, voilà que le Mélodieux, machinalement, cessa de jouer. Alors, tout de suite, le géant rouvrit les yeux, poussa de terribles jurons et se leva pour faire glisser une énorme masse de fer qui clôtura sans rémission l'entrée.

Tout espoir de fuite était perdu.

— Allons, joue! dit brutalement le monstre.

Et les chansons ravissantes, encore une fois, s'envolèrent des cordes de cristal. Cette fois, au bout de quelque temps, le géant s'endormit pour de bon et les petits hommes, réduits par la fatigue et l'angoisse, l'imitèrent aussitôt. Tenu éveillé par le mal de ses pauvres pieds rôtis, Jean, maintenant qu'il se trouvait seul au milieu des dormeurs, sentit, pour la première fois, le poids de son infortune, et, songeant à sa fin prochaine dans la marmite, songeant aussi à sa femme Madelon et à sa chère petite Colinette, sa peine fut si grande qu'il tomba par terre et se mit à pleurer. Il avait déjà mouillé tout son grand mouchoir rouge à dessins jaunes et noirs, quand la colombe, venant se poser sur son épaule, lui murmura :

— Vois cette échelle contre le mur, pose-la contre la troisième colonne à gauche... C'est cela... Maintenant, monte...

Là-haut, Jean se trouva devant une étroite issue d'où sortait un air embrasé comme celui d'une bouche de calorifère.

— Avance, suis-moi, dit le doux oiseau.

— Mais je vais rôtir, chère colombe!

L'oiseau poussa un petit roucoulement, voleta vivement et de ses ailes surgit une brise délicieuse qui rafraîchit aussitôt la peau et le gosier du Mélodieux.

Le couloir où il s'engageait était si bas qu'à chaque instant l'homme était obligé de se plier en deux, et si étroit qu'il se déchirait la peau aux parois rocaillenses. Heureusement, en avançant, la lumière verdâtre diminuait, et avec elle, la douleur des yeux, enfin elle cessa tout à fait, et l'obscurité eût été complète sans les plumes de la colombe qui brillaient comme une petite lampe.

Par plus grand bonheur, la chaleur aussi de pas en pas décroissait. Enfin, au bout d'une grande



Pose l'échelle contre la colonne et monte.

demi-heure de marche, le violoneux poussa un cri de joie, car il lui semblait avoir reçu au visage des parfums d'air frais et humide. Il ne s'était point trompé : le souterrain déboucha tout à coup au centre d'une immense clairière. Quand il s'élança hors du couloir infernal, le pauvre diable était à moitié fou de joie. Il se jeta sur la mousse humide où ses pieds furent instantanément guéris ; la bouche tout ouverte, il humait à pleine poitrine les odeurs du sous-bois ; caressant sa joue aux herbes, il pleurait, riait, gambadait, envoyait des baisers au ciel, aux étoiles, aux cimes des arbres. Puis, comme il était très heureux, il lui vint une bonne pensée :

— Douce colombe, supplia-t-il, maintenant va vite délivrer les petits hommes de la caverne... et n'oublie pas Bouchée-de-Pain !

Mais il eut beau scruter la feuillée, la colombe avait disparu !...

A se sentir privé de son amie, le bonhomme eut un grand serrement de cœur ; quand, pour comble de malheur, il s'aperçut que, dans sa fuite, il avait perdu son archet ! Au cours de cette nuit merveilleuse, il avait trop appris à connaître le prix de son instrument pour ne pas être terrifié de cette perte, et il allait se laisser aller au découragement, quand, une fois encore, il sentit autour de lui le mystérieux battement d'aile et tout à coup, dans sa main droite, un bel archet tout neuf scintilla comme du givre. A cette vue, le musicien sauta de joie et pour prouver tout son amour à son cher violon, il se mit à faire glisser amoureuxment l'archet sur les cordes de diamant, dont sortirent des sons si beaux que les oiseaux derechef s'éveillèrent et vinrent se percher



Les oiseaux vinrent se percher sur le musicien.

sur les cheveux, sur le nez, sur les épaules, sur le ventre du musicien, lui faisant une sorte de douillet manteau, qui le préserva du gros rhume qu'il aurait sans nul doute pincé en passant brusquement de la caverne embrasée à la fraîcheur forestière.

Cependant, au milieu de ses transes, il lui tardait, comme vous pouvez bien penser, de revoir sa femme et sa fille à qui l'attente devait sembler de plus en plus pénible ; aussi, se croyant cette fois bien délivré de toute intervention surnaturelle, il se hâta dans la direction de Quinquengrogne.

Tout alla bien pendant un quart d'heure ; mais, au bout de ce temps, le musicien remarqua un fait singulier qui ne laissa pas de l'inquiéter.

« Que diable ! va-t-il encore m'arriver ? » se disait-il.

Marguerite BAULU.

(A suivre.)



LE TRÉSOR DE LA MONTAGNE

CONTE TRADUIT DE L'ALLEMAND (*fin*).

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis la disparition de Peter Baumann, lorsqu'un jour, à la nuit tombante, on heurta à la porte de la maison.

— Qui est là? demanda anxieusement Bertha, tandis que sa fille se levait pour ouvrir. Serait-ce ton père, Caroline? ajouta-t-elle à mi-voix.

La jeune fille avait eu la même pensée, et c'est le cœur battant d'une folle espérance qu'elle tira le loquet de la porte.

Le visiteur n'avait rien de commun avec Peter Baumann. Aussi, le premier sentiment de Caroline fut-il une déception amère; mais lorsqu'elle eut reconnu l'étranger, ses yeux brillèrent d'un éclat inaccoutumé, et c'est toute rouge de plaisir qu'elle le pria d'entrer dans la grande salle où elle travaillait au côté de sa mère.

— Vous avez besoin de farine, Fritz? demanda Bertha au jeune homme d'un air peu encourageant.

Mais ce dernier, au lieu de se laisser intimider, répondit sur le champ.

— Non, ma chère dame. C'est une affaire plus importante qui m'amène. Je viens vous demander la main de votre fille.

— Eh quoi! aurais-tu fait fortune par hasard? s'exclama la ménagère sur le ton de la plus mordante ironie.

— Je n'ai pas précisément fait fortune..., reprit le jeune homme.

— Alors, mon garçon, passe ton chemin, ma fille n'est pas embarrassée de trouver un mari mieux nippé que toi, Dieu soit loué!

— Vous ne me laissez pas achever, ma chère dame! Je n'ai pas fait fortune, c'est vrai, mais je n'en suis pas moins, à l'heure actuelle, l'homme le plus riche de Rotenbourg, et j'en serai le plus heureux si vous voulez m'accorder la main de Caroline.

Au comble de la stupéfaction, Bertha examina Fritz, et elle s'aperçut alors qu'il était magnifiquement vêtu des pieds à la tête. Son élégance n'ayant rien de tapageur, lui avait échappé au premier moment, mais il était véritablement équipé comme un gentilhomme. Cette constatation radoucît beaucoup l'humeur de la désagréable femme, qui devint aussitôt d'une charmante amabilité.

Alors Fritz raconta comment il venait de perdre un oncle très fortuné dont il était le seul héritier. Cet oncle, qui avait disparu un beau jour sans laisser de trace, était mort à l'étranger, léguant, par un testament en bonne et due forme, tout son avoir à son neveu qu'il ne connaissait pas.

Munie de ces explications, Bertha ne fit plus aucune difficulté pour faire le bonheur du jeune homme en lui accordant la main de sa fille. Puis, pressée d'annoncer la nouvelle aux commères du voisinage, elle sortit sous le prétexte de préparer un bon dîner,



Bertha examina Fritz.

laissant seuls les deux jeunes gens ravis de ce tête-à-tête.

Fritz profita de l'occasion pour donner à sa fiancée une autre version de son changement de fortune en la priant, naturellement, de n'en rien dire à personne. Caroline promit le secret avec d'autant plus de joie que les confidences de son ami lui enlevaient un gros souci.

Lorsque Bertha revint, les bras chargés de provisions, elle trouva Fritz en train de partager en deux parts égales les pièces d'or contenues dans un petit sac qu'il avait apporté avec lui. Il fit présent d'une part à Caroline pour conclure les accordailles et il offrit l'autre à sa future belle-mère pour lui permettre de faire face aux dépenses les plus pressées.

Le repas fut très gai, si gai même qu'à la fin Bertha s'attendrit au point de regretter son mari qui eût été si heureux du bonheur de sa fille! Mais Caroline, tout à son fiancé, n'eut pas la moindre émotion au souvenir de son père et Bertha fit cette remarque, peu neuve, que le bonheur rend égoïste.

Les deux ou trois commères auxquelles Bertha avait appris sur le champ les fiançailles de sa fille, colportèrent si vite et si bien la nouvelle que le lendemain même toute la ville commentait ce prochain mariage. On enviait Caroline, mais sans jalousie, car elle s'était toujours montrée bonne et affable avec tout le monde, et Fritz était réputé pour un fort bon garçon. De plus, son changement de fortune augmentait sensiblement son prestige! Ce fut encore bien autre chose lorsqu'arrivèrent les caisses et les malles contenant le mobilier du futur

ménage. Il fallut plus de huit jours pour déballer le tout et tous les voisins défilèrent dans la maison qu'avait choisi Fritz pour sa jeune femme, afin d'admirer toutes ces merveilles.

Enfin, le grand jour de la cérémonie arriva. Levée de bonne heure, Caroline contemplait la blanche robe de mariée qu'elle allait revêtir, et la couronne qui ornerait ses cheveux lorsqu'elle entendit frapper

à la porte. Elle descendit en toute hâte et, ayant manœuvré le verrou, elle se trouva en présence de Peter Baumann qui lui dit joyeusement :

— Eh bien, petite, est-il encore temps de te conduire à l'église?

— Oui, père, mais j'avais bien peur que vous n'arriviez trop tard. Chut! voici maman.

Tous deux échangèrent alors des paroles insignifiantes auxquelles vinrent se mêler les exclamations surprises de Bertha, réellement contente de retrouver son époux qu'elle se mit sur le champ à taquiner.

— Te voilà donc, coquin, lui dit-elle de son air le plus engageant. Tu arrives juste à point pour marier Caroline.

Peter Baumann ne parut pas apprendre cette nouvelle avec beaucoup de joie et il fut tout à fait désappointé quand il connut le nom du mari. Ce Fritz n'était qu'un misérable auquel il n'aurait certainement pas accordé la main d'une jeune personne aussi accomplie que Caroline. Mais lorsqu'on lui eut dit dans quel équipage le jeune homme s'était présenté et quand on lui eut énuméré tous les colis arrivés pour les jeunes époux, son mécontentement se changea bien vite en satisfaction et il voulut sur le champ complimenter son futur gendre.



Il parvint sans encombre jusqu'au prochain village.

Celui-ci arrivait justement. Les deux hommes échangèrent de tendres accolades et tout le monde se prépara pour la noce.

Ce fut un mariage magnifique. Fritz n'avait rien négligé et, après la cérémonie religieuse, l'auberge de la « Chope d'or » retentit longtemps du cliquetis des verres et des fourchettes.

Malheureusement, une si belle journée devait avoir un triste lendemain.

Lorsque Peter Baumann eut avoué à sa femme qu'il revenait sans autre fortune qu'un tonneau de clous qu'il avait essayé de vendre sans pouvoir en tirer parti, cette dernière éclata en invectives de toutes sortes et elle aurait certainement fait un mauvais parti au pauvre homme si Fritz n'était arrivé fort à propos pour remettre la paix dans le ménage.

Il déclara qu'il était venu précisément pour annoncer à ses beaux-parents son intention de prélever sur son héritage de quoi leur permettre de finir tranquillement leurs vieux jours. Bertha n'avait donc plus lieu de récriminer, et Peter et elle bénirent la générosité d'un gendre qui comprenait si bien les choses.

Or, vous avez bien deviné, n'est-ce pas, que la fortune de Fritz n'était autre que le trésor heureusement découvert par Peter Baumann, qui était parvenu à accomplir, dans le plus profond mystère, son pèlerinage au Brocken.

Après avoir suivi à la lettre toutes les indications données par le père Müller, il parvint à la vallée du silence et de là à la caverne contenant le trésor de la montagne. La précieuse racine n'avait pas perdu,

en route, son pouvoir magique et la porte du caveau céda au premier contact.

Peter Baumann, ébloui par les richesses amoncées là depuis des siècles, ne perdit pas une seule minute à d'inutiles contemplations. Il alla droit au coffre d'airain et emplit sa valise et toutes ses poches d'une pesante charge d'or. Mais il oublia la précieuse racine auprès du coffre d'airain, et ce n'est que lorsque la porte se fut bruyamment refermée sur lui qu'il s'en aperçut.

Il lui devenait donc impossible de pénétrer de nouveau dans cette féerique grotte. Il s'en consola aisément en pensant qu'il avait sur lui plus d'or qu'il ne lui en fallait pour bien vivre jusqu'à sa mort et doter sa fille chérie.

Mais il fallait revenir avec sa richesse à la lumière du jour. Peter Baumann accomplit en sens inverse le chemin qu'il venait de parcourir sans oublier une seule des recommandations du père Müller et,

après avoir quitté l'intérieur de la montagne, il parvint sans encombre jusqu'au plus proche village.

Là, son premier soin fut de mettre son trésor en lieu sûr et de s'arranger de manière à pouvoir voyager sans attirer l'attention des filous. Il acheta, à cet effet, une brouette chez le premier charron qu'il rencontra et un vieux tonneau qu'il répara lui-même et auquel il ajusta deux doubles fonds. Cette besogne une fois accomplie, il fit l'acquisition de plusieurs kilogrammes de clous dont il garnit les deux extrémités de son tonneau après avoir logé, dans le milieu, sa cargaison de pièces d'or.

Ainsi travesti en marchand de clous, le voyage devenait plus aisé, et c'est fort tranquille que Peter



Il aperçut un jeune homme.

Baumann reprit le chemin de sa demeure en poussant devant lui sa brouette.

Il était moins pressé de revenir qu'il n'avait été de parvenir au Brocken, car le retour présentait des difficultés auxquelles il n'avait pas songé tout d'abord. Comment, en effet, jouir de sa richesse, dans sa ville natale, sans attirer l'attention des voisins et de sa femme?

Il ne fallait pas songer à faire part, à cette dernière, de l'aubaine survenue, car elle n'aurait plus laissé un moment de répit à son mari et se serait certainement approprié le trésor.

Le hasard lui fournit une solution à laquelle il n'avait pas songé. Comme il cheminait doucement sur la grande route qui le ramenait au bercail, il aperçut, venant en sens contraire, un jeune homme qu'il ne tarda pas à reconnaître. C'était le jeune Fritz qui, découragé par la pauvreté qu'il endurait à Rotenbourg, se décidait à aller chercher fortune ailleurs. Il portait, au bout d'un bâton passé sur l'épaule, quelques hardes pliées dans un mouchoir à carreaux.

Dès qu'il eut reconnu Peter Baumann, il salua poliment en levant son chapeau et lui dit combien il était heureux de le revoir en bonne santé, car tous ses amis s'étaient beaucoup inquiétés de sa mystérieuse disparition.

— Et toi, que fais-tu, mon garçon? demanda Peter au jeune homme.

— Je me rends à E... afin d'y trouver un emploi convenable et aussi, ajouta-t-il en baissant les yeux, d'oublier votre fille que je ne peux épouser.

— Et pourquoi ne l'épouserai-tu pas, si elle te plaît?

— Hélas! vous le savez trop bien vous-même! Comment accorderiez-vous la main de cette jolie Caroline à un garçon aussi misérable que moi? Ce n'est pas le courage qui me manque, je vous assure, mais je n'ai jamais eu de chance, moi...

— Eh! Eh! la veine vient toujours au moment où on s'y attend le moins. La preuve, c'est que je te donne ma fille en mariage à une seule condition...

— Oh! elle est acceptée d'avance!

— C'est que tu suivras à la lettre les recommandations que je vais te faire et que tu m'obéiras aveuglément.

Fritz ayant promis, Peter Baumann lui raconta comment il était devenu riche et comment il comptait sur lui pour l'aider à dissimuler un magot qui attirerait forcément l'attention. Fritz devait se rendre seul à Rotenbourg, faire croire à un héritage d'un parent éloigné, demander la main de Caroline à Bertha, qui ne la lui refuserait pas, et passer pour le jeune homme le plus riche du pays. C'était un rôle facile à tenir et qui fit briller de bonheur les yeux du jeune garçon. Quant à Peter Baumann, il arriverait un peu plus tard, juste pour le mariage de sa fille, et avouerait que le commerce des clous nourrissait à peine son homme. Ce serait à Fritz, alors, à entretenir soi-disant ses beaux-parents.

Les choses se passèrent en tous points comme l'avait prévu Peter Baumann, que nous avons vu arriver le matin même de la cérémonie du mariage. Prévenu par son fiancé, Caroline l'attendait impatiemment et fut fort heureuse qu'il pût la conduire à l'autel.

Bertha et son mari vécurent fort longtemps en assez bonne intelligence, car l'aisance avait beaucoup modifié le caractère intraitable de la ménagère.

Quant au jeune ménage, il prospéra si bien, que Fritz parvint au Sénat et finit même par devenir bourgmestre de Rotenbourg. Dans le pays, sa brusque fortune est encore proverbiale et on cite son exemple aux jeunes gens impatients et qui auraient des tendances à se décourager.



Ayuntamiento de Madrid



LE ROI SABOT ET LA REINE PANTOUFLE

(CONTE)



Il était, en ce temps-là, un brave bûcheron et sa femme. Ils habitaient au bout d'un village une petite maison blanchie à la chaux, au toit pointu, où poussaient çà et là de jolies fleurettes accrochées au chaume.

Cette maison était attrayante, avec ses vitres si propres, qu'on se serait miré dedans, son carrelage rouge, et le cep de vigne qui l'étreignait tout entière.

Elle était attrayante aussi parce que cinq petits enfants y gazouillaient comme des oiseaux et semblaient donner une continuelle réplique aux moineaux.

Ces cinq bambins avaient tous de grands yeux bleus : les uns, clairs comme la fleur de lin; les autres, foncés comme la pervenche; ceux-ci étaient malins; ceux-là semblaient rêveurs.

Leurs cheveux étaient blonds, un peu filasse, chez les petits; tirant sur la noisette mûre, chez les grands.

Grands, ils ne l'étaient d'ailleurs ni l'un, ni l'autre : Flossy, l'aînée, avait huit ans; Pauly, le baby, avait huit mois.

Entre les deux, Bobby, Madgy et Trotty s'étagaient comme un escalier où il eût fait, hélas! mauvais s'aventurer, tant ils étaient remuants!

Leur père allait en forêt : de sa hache et de sa cognée, il terrassait les grands arbres.

Maman, levée la première, préparait la soupe et la bouillie, lavait, habillait ce petit monde et cousait tout le jour, pour que sa vivante famille fût proprement vêtue.

Elle était heureuse quand les gens admiraient ses bambins. Elle n'enviait ni les coiffes ajourées de ses voisines, ni leurs jupes étoffées du dimanche.

Elle était satisfaite ainsi. Pourtant elle avait un gros souci : c'était de chausser toute cette bande piétinante!

— Ah! disait-elle au brave Jo quand il rentrait le soir, je travaille tout le jour et je les habille, mais je ne suis pas cordonnier et ils usent terriblement de chaussures!

Quand elle passait devant la boutique où se prélassaient les souliers, elle soupirait et souvent, en enfilant son aiguille, elle s'essuyait le coin de l'œil.

Flossy, jouant aux osselets sur le pas de la porte, entendait et voyait.

C'était une bonne petite fille,

sérieuse comme une maman.

« Que faire, pensait-elle, pour avoir des sabots, sans que maman ait tant de mal à les acheter? »

Un jour, dans sa candeur, elle avait demandé naïvement au cordonnier s'il n'en donnait pas aux enfants pauvres.

Le vilain homme avait répondu :

— Tu n'as qu'à marcher pieds nus!

Elle avait essayé; mais, s'étant meurtrie aux cailloux, elle se bornait à prendre un soin jaloux de ses chaussures.

Bobby ne partageait pas les scrupules de sa sœur. S'il se battait avec ses camarades, houp! il lançait



Un petit homme étrange, à longue barbe blanche, vint à elle.

son sabot dans la mêlée et si, d'aventure, un lièvre passait à portée, le gamin se servait de cette arme d'un nouveau genre : le lièvre continuait à trotter ; mais le sabot retombait en morceaux !

Madgy était coquette et trouvait laid ce bois grossièrement taillé qu'elle portait aux pieds, alors que d'autres petites à l'école avaient des socques ornées de fleurs sculptées ou de jolis dépassants rouges ou bleus.

Elle perdait exprès les siens, rêvant que sa mère en achèterait de plus beaux.

Quant à Trotty, son pied grandissait, grandissait, si bien que ses sabots, devenus trop petits, attendaient que Pauly pût les mettre.

Ce dernier, jusqu'alors, remuait seulement ses petons dans sa grande chaise ; mais voilà qu'il avait essayé de se dresser tout droit.

Flossy le regardait avec effroi :

— A lui aussi, il va falloir des souliers ! murmurait-elle.

Souvent la fillette suivait son papa dans les grands bois.

En ce jour d'automne, vainement la noisette remue à portée de l'enfant ; vainement les baies rouges de l'églantier s'offrent à sa main distraite, Flossy songe éperdûment :

— Que faire pour chausser Pauly ?

Elle suit de l'œil les nuages : peut-être quelque fée bienfaisante l'entendra-t-elle ? Hélas ! le ciel s'obscurcit, le vent tournoie, et brusquement la pluie, de ses grosses gouttes, enveloppe la petite désolée.

Elle se réfugie dans un enfoncement ; il lui semble entendre un toc-toc régulier au fond de la galerie sombre qui s'ouvre devant elle.

Sans doute, les bûcherons sont là : elle court les rejoindre.

Voilà qu'elle pénètre dans une salle immense, où ruisselle une lumière éclatante. Dieu ! que c'est beau !

Le cœur de la gamine bat avec force, tandis qu'elle retient son souffle.

Du haut en bas, les murs sont tapissés de sabots d'enfants : il en court en bordures, il en pend en guirlandes.

Tout est là, depuis le sabot d'or peinturluré de Polichinelle, jusqu'à celui, tout blanc, de Pierrot.

— Oh ! fait Flossy, joignant les mains ; que c'est beau ! et que maman serait contente !

Un petit homme étrange, à longue barbe blanche, vient à elle. Ses cheveux flottants sont couronnés de glands de chêne ; des feuilles du même arbre enrichissent ses habits de leurs teintes rouge d'automne.

— Petite imprudente !... Qui t'a permis d'entrer ici ?

Flossy répond en tremblant :

— Oh ! Monsieur, il pleuvait si fort ! Je suis entrée sans savoir ; je ne croyais pas mal faire !

— Eh bien ! sache-le ; tu es ici chez le roi Sabot. Nul mortel ne pénètre en mes états ; mes serviteurs et moi, ne travaillons que pour les génies qui peuplent ces bois, ou pour Polichinelle et ses amis.

La petite villageoise, qui n'a jamais été à la cour, ne dit ni : « Sire », ni « Majesté », très poliment elle soupire :

— Quel dommage, Monsieur le roi !

— Pourquoi ? reprend-il, jetant un regard sur les pieds de la pauvrete... Tu as donc envie de mes sabots ?

— Oh ! pas pour moi, fait la bonne petite ; mais pour Bobby qui en démolit tout le long de l'année, pour Madgy qui en voudrait de jolis... comme ceux-ci !

— Pourquoi ton papa et ta maman ne leur en achètent-ils pas ?

— Nous mangeons beaucoup de soupe, alors...

— Tu as des frères et des sœurs ?

— Oh ! oui, Monsieur le roi, il y a encore Trotty qui court tout le long du jour ; et le baby qui veut marcher..., seulement il n'a pas de souliers.

Le roi Sabot passe la main dans sa longue barbe :

— Tu es une bonne enfant, et une petite sœur incomparable !

Il détache trois glands de sa couronne.

— Prends ces fruits ; quand tu les jetteras par terre, il en sortira trois paires de sabots. Aie grand soin de ce présent ; uses-en avec sagesse, car si tu le perdais, je ne pourrais plus rien pour toi.

— Grand merci, Monsieur le roi.

Mais elle songe à Trotty, à Pauly ses préférés ; le cœur gros, elle demande :

— Et les petits ? Voulez-vous me donner des socques pour eux ? Je vous rendrai les miens.

— Ils ont les pieds trop frêles, pour les chausser de bois, répond le Génie ; et je n'ai rien pour eux ! Toutefois, si tu es courageuse, suis cette route : elle te mènera chez la reine Pantoufle. Dame ! elle n'est pas d'humeur facile ! En vérité, je ne sais si je dois t'envoyer là-bas ! Enfin, si tu y tiens, essaye.

La petite, après force révérences, prend le chemin souterrain, que lui indique un nain empressé. Les glands sont précieusement enfouis au fond de sa poche.

Oh ! le vilain sentier qu'elle suit : les chauve-souris la frôlent de leurs ailes velues, les grenouilles coassent sous ses pieds.

— Trotty, Pauly, mes chéris, c'est pour vous que je vais là-bas, dit-elle pour vaincre sa terreur.

Et elle marche... Enfin, dans une grande clarté, sur un trône étincelant, elle aperçoit la reine Pantoufle.

Autour d'elle, ses dames d'honneur, penchées sur leurs métiers, brodent de fils d'or et de perles, des sandales chatoyantes. Une musique délicieuse berce leur travail et, sur des coussins épars çà et là, sont posées des pantoufles roses, blanches ou bleues, émaillées de corail et de turquoises.

Flossy reste des heures à regarder ces splendeurs. Enfin, tout doucement, elle pousse la lourde porte de cristal. Au léger grincement des gonds, toutes les dames d'honneur tournent la tête, se lèvent et menacent l'intruse de leurs longs ciseaux. La grande maîtresse de la cour, en sa robe de satin qui craque sur le plancher, saisit la fillette par les épaules, elle la secoue rudement :

— Sors d'ici, petite va-nu-pieds !

La reine, courroucée, désigne Flossy à son entourage :

— Cette enfant a des yeux qui, enchâssés dans du velours, feraient une chaussure digne de la fée Belle-de-nuit !

Entourée de tant d'ennemies, plus morte que vive, la fillette sent sa dernière heure venue :

— Grâce, Madame la Reine, dit-elle en frissonnant, je ne veux rien prendre, je regardais seulement ces belles choses. C'est pour Trotty et Pauly que je suis venue : leurs jolis pieds roses seraient si à l'aise dans ces chaudes babouches.

Un rire moqueur accueille ces naïves paroles ; cependant la reine, de son fuseau d'or, écarte les dames menaçantes :

— Approche. Tu es bien la plus étrange fillette

que j'aie jamais vue ! D'autres m'auraient sollicitée pour elles..., d'abord. Les petites auraient crié :

— Je veux ces pantoufles ! na !

Les grandes, sans nul doute, auraient réclamé le soulier de Cendrillon, avec l'espoir qu'un prince charmant viendrait les en chausser.

C'est curieux, une enfant qui songe à faire plaisir aux siens !

Et malgré le dédain de sa cour, la reine conduit elle-même Flossy au milieu des trésors entassés.

— Choisis, dit-elle.

Voici la pantoufle de verre de Cendrillon, si mignonne que Flossy n'y pourrait loger son pied ; ici, la mule rehaussée d'or de la Belle-au-bois dormant. Puis, voilà des souliers de fées de toutes les couleurs, avec des lacets de pourpre ou d'argent, et des espadrilles galonnées de rubans.

La petite villageoise hésite, tend la main, puis la retire. N'allait-elle pas prendre des chaussons tout blancs ferrés de diamants ? Mais non, ce doit être pour quelque filleul des fées !

Alors, très sagement, elle choisit des

chaussons bleus, douillettement ouatés.

La fée, — car c'est une fée, — approuve l'enfant.

— N'aie crainte pour l'avenir, dit-elle. Voici deux coques de châtaignes, quand tes petits frères auront besoin d'escarpins, lance derrière toi ces fruits merveilleux. Et maintenant un conseil : ne reviens jamais ici, tu n'en sortirais pas vivante.

De sa longue aiguille, la reine touche l'enfant qui se retrouve dans le bois.

Dans sa main, les coques hérissées de piquants n'écorchent pas le bout de son doigt.

Arrivée près de la chaumière, Flossy jette par terre les trois glands.



Alors, très sagement, elle choisit des chaussons bleus.

Voici qu'en sortent trois paires de pimpants sabots. Ceux de Bobby sont noirs, sculptés de feuilles de marronniers; ceux de Madgy ont de jolies pâquerettes qui courent en guirlandes sur le bois brun; les siens, plus clairs, sont ciselés de roses.

Elle court les déposer devant l'âtre flamboyant et, de suite, pare Trotty et Pauly qui piétinent joyeux de leurs petons bleus.

Quand maman rentre de la fontaine et les petits, de l'école, ce sont des cris de joie. Bobby et Madgy se frottent les yeux pour être sûrs d'être éveillés.

A leur tour, ils veulent toucher aux glands ma-

giques; mais un affreux crapaud s'en échappe. Ils comprennent, alors, que Flossy généreuse, Flossy dévouée, est, seule, l'amie du fameux roi et de la bonne fée.

Les fruits mystérieux sont précieusement rangés.

Depuis ce temps, la pauvre bûcheronne ne regarde plus avec envie la boutique du cordonnier; mais celui-ci maudit ces fins sabots qui ne sortent pas de son étalage et qui trottent triomphants dans le hameau.

BRUYÈRE.

RÉCITS ET ANECDOTES

Nos grands oiseaux.

Le jeune Charles entend souvent parler d'aéroplanes, d'oiseaux géants. Il en voit évoluer dans le ciel bleu, en se promenant avec son père. Il réfléchit, sans parler. Son père s'en étonne et lui demande la raison de son silence auquel il n'est pas habitué.

— C'est que je pense à une chose que je voudrais bien te demander!

— Un nouveau jouet?

— Non, c'est une question que je voudrais te poser.

— Parle, mon enfant.

— Eh bien! tu vois, ces grands oiseaux, là, dans l'air? Ce doit être bien gros, dis-moi, un œuf d'aéroplane?

Succès scolaires.

A la fin de l'année, les prix et les couronnes récompensent le travail des bons élèves. Suzanne et sa sœur reviennent chez leurs parents, ravies. Suzanne a deux prix, sa petite sœur en a un.

— Oui, disait Suzanne, petite sœur a fait des progrès; elle a eu, cette année, un prix de plus que l'année dernière!

— Mais combien en avait-elle eu, l'autre année?

— Pas un seul!

Un corps transparent.

Le maître d'école est en train d'expliquer à ses élèves ce que c'est qu'un corps transparent.

— A présent, j'espère, vous avez bien compris. Je vais m'en assurer. Vous, Louis, citez-moi un corps transparent?

— Le verre.

— Bien. Et vous Albert?

— Un morceau de tulle.

— Bien. Et toi, petit André?

— Moi? Une échelle!

C'est dommage!

— Comme c'est dommage, s'exclame le petit Paul, je suis né le 10 février!

— Eh bien! pourquoi est-ce dommage? lui demande un de ses camarades de classe. Tu le regrettes?

— Mais oui, c'est justement le jour de mon anniversaire!

— Je ne comprends pas!

— Voyons, si je n'étais pas né juste le jour de mon anniversaire, je recevrais un cadeau de plus!

L'opinion de Maurice.

— Quel âge as-tu, Maurice? demande une vieille amie, en visite chez les parents de celui-ci.

— Six ans, madame

— Six ans! Tu es encore petit, mon mignon!

— Pardon, je ne suis pas petit, madame; je vais de la tête aux pieds, comme papa!

Bonne petite sœur!

— Allons, Pauline et Suzette, dit la maman, il est temps d'aller se coucher. Bonsoir, les enfants!

— Bonsoir, maman, répondent les fillettes obéissantes.

— De plus, ajoute l'aînée, Pauline, qui atteint son septième printemps, je sais bien ce que je ferai!

— Que feras-tu?

— Je vais d'abord me chanter une belle chanson pour m'endormir; ensuite, j'en chanterai une autre pour endormir Suzette!

L'eau de Seltz.

Le père de Louis dit à son petit garçon :

— Veux-tu de l'eau de Seltz aujourd'hui?

— Oh non! papa; donne-moi de l'eau ordinaire.

Je n'aime pas l'eau de Seltz; elle pique comme quand on a des fourmis dans les jambes.

—●●●●—

Triangles liés.

- Crochet.
- Pronom.
- Fils de Noé.
- Demi.
- Pension religieuse.
- Nid de l'aigle.
- Colère.
- Note.
- Muet.

Enigme.

Comment cela peut-il se faire,
Que ce carnassier mammifère
Que l'on chasse comme un voleur,
Auquel on pense avec terreur,
Devienne un mince objet de soie,
De velours, de dentelle, — ô joie! —
Qu'on voit au temps du carnaval,
Avec un plaisir sans égal?

★

Homonymes.

Mon cheval xxx a été effrayé, sur la route, par une simple xxx. Mais, ce qui est xxx, c'est qu'il s'est cabré. Heureusement, pas d'accident. C'est faire œuvre xxx que de raconter ce fait, car le saint du pays nous a protégés.

A. MUSETTE.

Devinette.

L É O N.

Mots en T.

T A S S E
O
U
C
O
U
P
E

1. — Doigt.
2. — Doit.

M A C
A N A
M A T E L A S
A N E M O N E
C A L O M E L
A N E
S E L

L. VERPILLOT, GÉRANT. — Paris, Imprimerie Louis De Soye, 18, rue des Fossés-Saint-Jacques,